

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

VI

Don Luis Perez était accoutumé à se lever avec le jour ; au premier rayon du soleil, il sauta à bas de son lit, et sans attendre l'arrivée de son valet, il commença sa toilette, après

pouvait être juste, don Luis n'insista pas, et il congédia le peon ; un instant après, il passa dans le salon où il trouva don Estevan.

— Soyez le bienvenu, ami, lui dit don Luis en lui tendant la main.

Les deux jeunes gens échangèrent une chaleureuse poignée de main.



... après d'inextricables méandres déboucha tout à coup dans une large clairière...

toutefois, avoir caressé Diamant, qui, selon son habitude, avait passé la nuit sur un « patate » au pied du lit, et voyant son maître éveillé lui souhaitait la bienvenue à sa manière.

Le jeune homme, sa toilette terminée, alluma un cigare et se préparait à quitter sa chambre lorsque la porte s'ouvrit et un peon lui annonça qu'un étranger désirait lui parler. don Luis ordonna de faire entrer cet étranger dans une espèce de petit salon faisant partie de l'appartement qu'il occupait, puis il demanda au peon où était son valet ; celui-ci lui répondit qu'il ne l'avait pas vu, mais que probablement il était au « corral » en train de panser le cheval de son maître, cette supposition

— N'êtes vous pas surpris de me voir si matin ? lui demanda gaiement don Estevan.

— Je n'ai songé d'abord qu'au plaisir de vous voir, répondit le jeune homme en riant, mais à présent que j'y réfléchis, cela m'étonne en effet, blessé comme vous l'êtes.

— Mes blessures sont guéries, mon ami, ne vous préoccupez point d'elles, si je suis venu vous surprendre ainsi presque au saut du lit, c'est que désire causer sérieusement avec vous.

— Me voici tout à vos ordres.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, mon ami, il faut que nous sortions ensemble et que nous fassions même une assez longue promenade.

— Humph ! C'est assez difficile ce que vous me demandez là, mon ami.

— Jo le sais bien.

— No pourrions-nous pas remettre cette affaire à un autre jour, après mon mariage par exemple ?

— C'est impossible, mon ami, il faut que nous soyons partis dans une heure, dans deux au plus, nous allons loin.

— Comment ?

— Jo vous ai parlé d'une longue promenade.

— C'est juste... Diabolo ! diablo !

— Vous ne serez pas de retour avant après-demain, vers six ou sept heures du soir.

— Oh ! oh ! C'est grave alors ?

— Très grave, mon ami.

— Humph ! cela ne peut se remettre ?

— Non, c'est impossible !

— Jo ne sais réellement comment faire ? songez que nous sommes le 15 ?

— Et que vous vous mariez le 18 ; jo le sais, mon ami ; vous serez de retour la veille de votre mariage.

— Que pensera Mercedes ? que dira don Juan de Dios ?

— Mon ami, avez-vous confiance en moi ?

— Entière, mon ami.

— Croyez-vous que l'affaire, dont je ne puis rien vous dire en ce moment, soit sérieuse ?

— J'en ai la conviction.

— Eh bien ?

En ce moment la porte s'ouvrit, et don Juan de Dios Suarez entra.

— Déjà levé ! s'écria-t-il ; bravo, mon gendre ! ces jeunes gens, l'amour les tient éveillés, fit-il avec un gros rire ; oh ! la jeunesse !

Mais remarquant que don Luis n'était pas seul, il se tut et salua.

Don Luis se hâta de présenter don Estevan de San Lucar.

— C'est mon meilleur ami, ajouta-t-il, jo l'ai choisi pour être mon premier témoin.

— Soyez le bienvenu, senor don Estevan, dit gracieusement le Ranchero, en tendant la main au jeune homme ; cette maison est à vous, disposez-en à votre gré, caballero, les amis de don Luis sont les miens.

— Mille grâces, senor, répondit le jeune homme en lui serrant la main.

— Jo ne vous dérange pas, caballeros ?

— Au contraire, dit don Luis, résolu à brûler ses vaisseaux du premier coup, j'allais passer chez vous.

— De quoi s'agit-il donc ?

— D'une courte absence que jo suis contraint de faire.

— Comment, arrivé hier au soir, vous repartez ce matin.

— Non pas, jo m'absente, voilà tout.

— Pourquoi cette absence ? demanda le Ranchero d'assez mauvais huneur.

— C'est un secret, dit don Luis.

— Un secret ? fit le Ranchero de plus en plus étonné.

— Un secret de jeune homme, dit en riant don Estevan, venant en aide à son ami qui ne savait quo répondre, il s'agit de dona Mercedes.

— Ah ! fit le Ranchero peu convaincu.

— Une surprise que son fiancé lui ménage.

— Et dont vous nous enlèverez tout le plaisir, si vous nous

obligez à vous la dire : reprit vivement don Luis ; et moi qui comptais sur vous, don Juan de Dios, pour donner le change à Mercedes et lui faire prendre patience pendant mon absence.

— C'est donc vrai ? demanda le Ranchero.

— En doutez-vous ? oh ! don Juan de Dios, ne savez-vous donc pas combien j'aime Mercedes ! moi qui me faisais une fête de cette surprise ! vous le voyez, mon ami, ajouta-t-il en se tournant vers don Estevan, jo vous le disais, il faut y renoncer.

— Mais non, mais non ; enfant que vous êtes ! s'écria le Ranchero complètement dupe de la comédie jouée par les deux jeunes gens ; si Mercedes apprenait que j'ai fait manquer cette surprise, elle ne me pardonnerait pas ; sera-t-elle agréable, au moins ?

— Vous la verrez ! dit don Luis qui ne voulait pas se compromettre.

— Eh bien c'est dit : quand partez-vous ?

— Dans deux heures, dit don Estevan...

— C'est bien ; jo me charge de tout ; laissez-moi faire, dit-il en se frottant joyeusement les mains ; devant ma fille jo vous chargerai d'aller vous-mêmes surveiller l'arrivée du « ganado » que j'attends, et qui ne peut pas être ici avant après-demain soir, est-ce bien comme cela ?

— Parfaitement ! s'écria en riant don Luis ; mais pourquoi ce « ganado » ?

— C'est une surprise que jo vous prépare ; ah ! ah ! jeunes gens, vous croyez que vous êtes seuls à avoir de bonnes idées, vous verrez ! vous verrez !

Tout en riant et en causant entre eux, les trois hommes sortirent et se rendirent au corral, où don Luis, à sa grande surprise, aperçut Sidi Muley occupé à panser son cheval Negro, avec ce soin et cette science profonde des grands cavaliers.

Aussitôt que Diamant aperçut le Spahis, il fit un faux bond gigantesque, vint retomber auprès de Sidi Muley, et pendant quelques instants, à l'étonnement de tous les assistants qui connaissent le chien de langue d'ate, l'homme et l'animal se firent pendant quelques instants force caresses.

— Cet homme est à vous ? demanda le Ranchero à don Estevan.

— Oui, senor, c'est un de mes serviteurs, répondit le jeune homme.

— Allons jo vois que vous êtes réellement l'ami de don Luis, reprit le Ranchero d'un ton de bonne humeur, Diamant n'est pas un chien banal ; il sait placer ses affections.

Don Estevan s'inclina en souriant.

— Jo vous remercie, Sidi Muley, dit gaiement don Luis, mais comment se fait-il que ce soit vous qui pansiez mon Negro ?

— Senor, répondit le Spahis, je suis venu avec mon maître comme c'était mon devoir ; en l'attendant le hasard m'a amené de ce côté, j'ai vu le pauvre animal abandonné, cela m'a fait de la peine, j'adore les chevaux ; et comme on m'a dit que votre domestique était malade des suites d'une chute que, paraît-il, a faite cette nuit, en m'amusant, jo me suis mis à panser le brave animal.

— L'ivrogne se sera grisé, selon son habitude, dit don Luis d'un air contrarié.

— Quant à cela je l'ignore, répondit le Spahis.

— Vous devriez vous défaire de ce drôle cousu de vices, don Luis, dit le Ranchero.

— Il y a longtemps que j'aurais dû le faire, reprit le jeune homme, mais je ne sais pourquoi, j'ai toujours hésité.

— Un mauvais serviteur est une plaie dans une maison ; dit don Estevan.

— Un jour ou l'autre je finirai par m'en débarrasser, reprit le jeune homme.

— Et vous forez bien, dit le Ranchero ; rendez-vous dans la « Huerta », ma fille doit s'y promener en ce moment, je vous rejoindrai bientôt.

Les deux jeunes gens quittèrent le corral et entrèrent dans le magnifique jardin, qui s'étendait à une grande distance derrière la maison ; Diamant les précédait gaiement.

L'intelligent animal ne fut pas long à découvrir la piste de la jeune fille ; bientôt on entendit ses abois joyeux, et, presque aussitôt, dona Mercedes émergea d'un massif de grenadiers en fleurs.

Elle s'avança souriante au-devant des deux jeunes gens.

— Chère Mercedes, dit don Luis, je vous présente don Estevan de San Lucar, mon ami, plus même, mon frère, sinon par le sang du moins par le cœur.

— Je serai sa sœur, cher don Luis, dit-elle avec un délicieux sourire, en tendant sa main mignonne à don Estevan qui la baisa respectueusement.

— J'espère, par ma sincère affection et mon dévouement, mériter de vous ce nom précieux, *senorita*, répondit le jeune homme.

— Je n'ai pas de secrets pour Estevan, chère Mercedes, reprit don Luis, nous pourrions devant lui laisser parler nos cœurs sans crainte.

— Comment se fait-il que vous ne m'ayez encore jamais parlé de don Estevan, mon ami ?

— Parce que je voulais vous le faire connaître d'abord, ma bien-aimée, il y a des hommes que l'on ne juge bien qu'en les voyant.

— C'est vrai ; répondit gracieusement la jeune fille.

— J'ai des excuses à vous faire, *senorita*, reprit don Estevan.

— A moi, caballero, déjà ? dit-elle avec un rire perlé et cristallin.

— Oui, car bien involontairement j'ai causé son retard à se rendre auprès de vous.

— Comment donc cela ?

— Parce qu'il m'a rencontré sur son chemin, blessé, évanoui et dans l'espace d'une heure, m'a deux fois sauvé la vie, *senorita*.

— Rassurez-vous, caballero, reprit-elle avec un fin sourire, je ne vous garderai pas rancune ; bien au contraire, je remercie don Luis de nous avoir conservé un ami qu'il aime, et que, je le sens, j'aimerai bientôt moi aussi comme un frère.

— Oh ! *senorita*, vous me comblez, dit le jeune homme avec émotion, ma vie tout entière ne suffira pas à m'acquitter envers vous ; dès ce moment elle vous appartient.

— Je l'accepte, répondit-elle avec sentiment ; entourés comme nous le sommes d'ennemis puissants et implacables, une amitié comme la vôtre est précieuse, *senor don Estevan*.

— De ces ennemis, *senorita*, il en est un, je suis heureux de vous l'apprendre, qui n'est plus à redouter ; cet ennemi n'existe plus !

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle avec une curiosité inquiète.

— Luis vous expliquera cela, *senorita*, répondit-il en souriant ; c'est lui qui a tout fait ; c'est donc à lui à vous instruire.

En ce moment un bruit de pas se fit entendre sous le couvert.

— Ohut ! dit don Luis en mettant un doigt sur ses lèvres, voici quelqu'un.

En effet, don Juan de Dios Suarez ne tarda pas à paraître.

La jeune fille s'avança vers lui, lui jeta les bras au cou et l'embrassa à plusieurs reprises avec tendresse.

— Bonjour, mignonne, répondit gaiement le Ranchero tout en lui rendant ses caresses, tu es fraîche comme une fleur de chirimoya ; as-tu fait de beaux rêves ?

— Très beaux, *tatita*, j'ai toute la nuit rêvé à vous.

— Mentouse ! s'écria-t-il en riant, petite dissimulée, tu ne me donneras pas le change, je sais bien à qui tu as rêvé.

— Ah, *tatita* ! fit-elle en devenant rose comme la fleur du suchil.

— Pour te punir de ton mensonge je t'enlève ton fiancé !

— Vous m'enlevez Luis !

— Oh ! rassure-toi, pas pour longtemps ; tout est bouleversé ici depuis quelques jours, le diable m'emporte je ne sais plus où donner la tête ni auquel entendre.

— Pauvre père ! fit-elle en l'embrassant, c'est mon mariage qui vous occasionne tous ces ennuis.

— Je ne me plains pas, *cáline*, puisqu'il s'agit de ton bonheur ; mais j'ai besoin de ton fiancé.

— Je suis à vos ordres, don Juan de Dios.

— Disposez donc de lui, puisqu'il le faut, père.

— A la bonne heure, voilà des enfants obéissants ; c'est plaisir ; mais rassurez-vous, je ne suis pas un tyran ; il s'agit tout simplement de presser l'arrivée du ganado que j'attends et que je ne vois pas venir ; don Luis se rendra à l'OJO DE AGUA où il se trouve en ce moment.

— Bon ! n'est-ce que cela ? dit don Luis, je suis prêt.

— Mais ne pourriez-vous pas charger quelqu'autre personne de cette ennuyeuse commission ?

— Certes, je l'aurais fait si cela m'eût été possible.

— Qu'il parte donc, puisqu'il le faut, dit-elle en étouffant un soupir.

— Je l'accompagnerai, dit don Estevan.

— C'est cela, reprit le Ranchero ; il sera plus tôt de retour.

— Et moi je serai tranquille, le sachant avec son ami, reprit la jeune fille en souriant.

— Voilà qui est dit, fit le Ranchero en se frottant les mains ; seulement il faut partir tout de suite.

— Comment tout de suite ? se récria la jeune fille.

— Dame ! plus tôt il partira plus tôt il sera de retour.

Bref, grâce au seigneur don Juan de Dios Suarez, qui comme tous les complices inconscients fit des miracles de finesse, sans se douter le moins du monde que lui-même tout le premier il était dupe, les choses s'arrangèrent à la satisfaction générale.

Une heure plus tard don Luis Perez, don Estevan de San Lucar et Sidi Muley, montaient à cheval et quittaient la maison du Ranchero, suivis de Diamant ; sans que personne soupçonnât les motifs secrets de leur départ, ni l'endroit où ils se rendaient, ce que du reste don Luis Perez lui-même ignorait.

Le jeune homme furieux contre son valet Organo, avait refusé de voir celui-ci, persuadé plus que jamais que son ivrognerie avait seule été cause de l'accident dont le pauvre diable avait été victime pendant la nuit précédente.

Les trois hommes, après avoir traversé à gué le Rio Grande del Norte un peu au-dessus du Presidio del Norte, s'étaient lancés à pleine course à travers les déserts, en obliquant un peu par la gauche dans la direction de la Sierra Madre. Il était à peine huit

heures du matin lorsqu'ils avaient quitté le Presidio ; ils galopèrent à francs étriers jusqu'à midi.

Plusieurs fois don Luis avait voulu interroger son ami, mais toujours celui-ci lui avait répondu d'une voix brève :

— Nous causerons à la halte.

Cependant l'espace disparaissait rapidement sous les pieds des chevaux dont l'allure endiablée ne se ralentissait pas.

Un peu avant midi les cavaliers s'enfoncèrent dans une épaisse forêt de chênes-lièges et de mahogangys que depuis quelque temps déjà ils apercevaient devant eux ; toujours galopant ils suivirent à la file les uns des autres un étroit sentier qui, après d'inextricables méandres déboucha tout à coup dans une large clairière au centre de laquelle s'élevaient quelques masures construites en branchages, espèces de JACALES, offrant un abri précaire contre la pluie et par conséquent ne pouvant être que temporaire ; au bruit des pas des chevaux plusieurs individus au nombre de dix ou douze au plus, étaient sortis de ces jacales et semblaient attendre l'arrivée des voyageurs.

— Halte ! cria don Estevan.

Les cavaliers s'arrêtèrent et mirent pied à terre.

Les chevaux étaient rendus, ils tremblaient sur leurs jarrets, ils ruisselaient de sueur.

Plusieurs individus les saisirent par la bride, en un tour de main les débarrassèrent de leurs harnais et les laissèrent se rouler pendant quelques instants sur l'herbe, puis ils se mirent à les bouchonner et à les frotter vigoureusement sur toutes les articulations.

Les trois voyageurs étaient, pendant ce temps, entrés dans un des jacales, où, à sa grande surprise, don Luis vit une table dressée avec deux couverts et abondamment servie.

Dans un coin de la hutte un amas de feuilles sèches et d'herbes odorantes recouvertes de fourrures offraient des lits moelleux pour faire la Siesta.

Du reste la chaleur était accablante.

— C'est bien, Camacho, je suis content de vous, dit don Estevan à un grand diable de métis, au visage en lame de couteau et à la mine sournoise et futée qui avait accompagné les deux voyageurs dans la hutte ; vous avez admirablement compris mes intentions, je ne doute pas que le reste ne soit aussi bien exécuté.

— Tout est en ordre, Seigneurie, répondit Camacho.

— A quelle heure avez-vous quitté le Presidio ?

— A deux heures du matin, Seigneurie.

— A la bonne heure ! A table, don Luis, je meurs de faim, et vous ?

— Moi de même, la course que nous avons faites m'a ouvert l'appétit.

Les deux amis s'assirent en face l'un de l'autre et ils commencèrent leur repas, servis par Camacho, lequel s'acquittait de ce soin avec une adresse admirable.

Le déjeuner était excellent, rien n'y manquait ; certes, vis-à-vis de cette table si admirablement servie il était impossible de se croire au fond de l'Apacheria ; nous ne mentionnerons aucun des plats présentés aux deux convives, nous nous bornerons à constater qu'ils ne burent pendant tout le repas que du champagne frappé.

Lorsque le dessert eut été enlevé et remplacé par le café, les liqueurs, les cigares et les cigarettes, don Estevan se tourna vers Camacho.

— Vous pouvez vous retirer et déjeuner à votre tour avec

vos camarades ; veillez à ce que personne ne passe les limites de la tempérance.

— Je réponds de tous, Seigneurie, répondit le métis en souriant, excepté de Sidi Muley.

— Bon ! laissez-le faire, vous savez qu'il ne dépasse jamais certaines limites, ah ! faites apporter une bonne pâtée à Diamant, les reliefs que nous lui avons donnés ne sauraient lui suffire ; nous partirons à quatre heures ; maintenant, allez.

Camacho sortit et rentra presque aussitôt, portant une énorme gamelle en bois, remplie jusqu'aux bords de reliefs de toutes sortes, qu'il posa dans un coin, mais dont le brave chien ne s'approcha pas avant d'en avoir reçu la permission de son maître.

— Nos chevaux sont bien fatigués, dit don Luis lorsqu'il fut seul avec son ami, je doute qu'ils soient assez reposés pour être en état de nous conduire.

— Ne vous inquiétez pas de cela, cher ami, tout est prévu, bien que j'aie été pris de court.

— A quelle distance, à peu près, sommes-nous du Presidio.

— A dix-huit lieues, peut-être même un peu plus.

— C'est ce que je pensais, nous avons bien marché.

— Nous marcherons mieux ce soir, reprit don Estevan, en versant du rhum dans son café.

— Je vous ferai observer, cher ami, que l'Oiseau-de-Nuit ne buvait ni vin ni liqueurs.

— Et que moi, je bois l'un et l'autre, n'est-ce pas ?

— Précisément.

— Moi, je suis Espagnol ou tout au moins Mexicain, cher ami, tandis que l'Oiseau-de-Nuit est un chef Comanche, et vous savez, les Comanches sont sobres et ne boivent que de l'eau.

— Allons ! vous êtes un charmant compagnon, reprit-il en riant ; combien de chemin nous reste-t-il encore à faire ?

— Environ vingt-cinq lieues.

— Oh ! oh ! Nous arriverons tard où nous nous rendons.

— A huit heures et demie.

— J'en doute.

— Vous verrez.

— Soit, maintenant vous plaît-il de me dire pour quelle raison, si sérieuses vous m'avez ainsi enlevé, car c'est un vrai enlèvement, mon ami.

— Je l'avoue, mais il le fallait, bientôt vous le reconnaîtrez comme moi.

— Je ne demande pas mieux !

— Prenez un cigare et buvez un verre de rhum, cher ami, cela vous tiendra éveillé ; j'en ai long à vous dire.

— Parlez, cher ami, je vous écoute, répondit don Luis en suivant les prescriptions de don Estevan, c'est-à-dire en buvant un verre de rhum et allumant un cigare.

— Il faut que vous sachiez, mon ami, que le gouverneur de l'État de la Sonora...

— Le général don Lope de Tordesillas ! s'écria-t-il avec surprise.

— C'est cela même, mon ami, le général de Tordesillas est arrivé depuis quelques jours à Presidio del Norte, il est descendu et habite chez son parent, don Jaime Quiros d'Albacedo, le plus riche haciendero de tout l'État de Chichuahua.

— Je le connais de réputation ; mais pourquoi le général de Tordesillas est-il venu au Presidio del Norte ?

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

ou

EXILI L'EMPOISONNEUR

VII

LES AMOURS D'OLIVIER.

— Je ne vois rien à tenter, répondit le magistrat; tâchez seulement d'éloigner votre maître de Paris, ne fût-ce que pour quelques jours.

Cosimo essaya de suivre ce conseil; mal lui en prit.

Un matin, après une nuit d'insomnie et de désespoir, nuit pendant laquelle il avait été vingt fois sur le point de se débarrasser d'une vie qui lui devenait à charge :

— Que je suis donc fou, se dit-il, de me laisser réduire à cet état par mon imagination, pour une jeune fille à laquelle je n'ai jamais adressé la parole, qui ne sait même pas que j'existe, qui en aime peut-être un autre!

Et dire que je ne sais même pas son nom...

Une idée subito traversa son cerveau.

— Mais ce nom, continua-t-il en parlant tout haut, emporté par son délire, ce nom, je puis le savoir; je n'ai qu'à descendre dans la rue, à interroger...

Et sans même prendre le temps de jeter un manteau sur ses épaules, il descendit tout courant.

— Monsieur, lui cria Cosimo, monsieur...

Il ne répondit pas; le fidèle serviteur s'élança sur les traces de son jeune maître; mais l'âge avait alourdi ses pas; arrivé à la porte de la rue, il ne vit plus personne. Après avoir marché vainement dans les rues environnantes, il remonta tristement.

— Je suis un mauvais gardien, se disait-il; comment oserai-je jamais reparaitre devant M. le marquis? il m'avait confié un dépôt sacré, et je n'ai pas su veiller dessus.

Olivier, pendant ce temps, rôdait autour des portes de l'hôtel Hanyvel; il attendait la sortie de quelque laquais pour entrer en conversation avec lui.

Enfin, un valet parut sur la porte. Mais, au moment de s'adresser à cet homme, la résolution manqua au timide amoureux; il fit quelques pas vers lui, puis rebroussa chemin.

Cependant l'heure avançait; les portes et les fenêtres s'ouvraient; Paris s'éveillait; les rares marchands de ces rues aristocratiques ouvraient les volets de leurs boutiques, les laquais allaient et venaient.

Même on commençait à regarder curieusement ce jeune homme à la mine pâle et défaite, sans habit et sans chapeau, qui se tenait immobile, appuyé sur une borne de la porte d'un hôtel.

— Allons, assez de lâcheté comme cela! se dit Olivier, il faut agir.

Et résolument il s'avança vers un domestique chamarré d'or sur toutes les coutures, qui sortait de chez Hanyvel.

Il se trouva que la précipitation d'Olivier à descendre de chez lui le servait bien.

Le laquais, jugeant le jeune homme sur le costume, le prit pour un serviteur d'une maison voisine.

C'est donc sans façon qu'il accepta un verre de vin que lui offrit Olivier, et qu'ils allèrent boire chez un suisse du voisinage, car à cette époque presque tous les concierges, — pour rien au monde je n'écrirais le mot portier, à cause du mien, — des maisons riches avaient un petit réduit où ils vendaient vin.

Après une conversation insignifiante, dont Olivier se tira assez bien pour n'inspirer aucun soupçon, il se hasarda à demander au domestique, de la voix la plus indifférente qu'il put prendre, le nom de la fille de la maison. Le laquais répondit qu'elle se nommait Henriette.

C'était tout ce que voulait savoir Olivier. Cette réponse obtenu, il fut sur le point de s'enfuir, la prudence le retint.

Il eut encore pendant quelques minutes de choses et d'autres, et enfin, jugeant avoir assez fait, il paya et regagna précipitamment son logis, le cœur bondissant de joie, plus heureux qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

À sa vue, Cosimo ne put retenir une joyeuse exclamation.

Olivier courut à lui, et, le serrant entre ses bras

— Mon ami, mon vieil ami, mon fidèle, elle se nomme Henriette. Je suis le plus heureux des hommes.

— Alors, monsieur, reprit Cosimo, vous vous déciderez peut-être à déjeuner, à prendre au moins quelque chose pour vous donner la force de supporter votre bonheur.

— Tout ce que tu voudras, mon fidèle... Et se parlant à lui-même: Henriette, murmurait-il, fut-il jamais nom plus doux à prononcer... Henriette!

— Bien évidemment, se dit Cosimo attristé de cet exclamation, mon pauvre jeune maître est un peu fou.

Ah! j'en ai bien vu dans ma jeunesse, des jeunes seigneurs amoureux; mais jamais de cette façon singulière; ils n'en perdaient pas le manger, eux, encore moins le boire...

Prononcer le doux nom de celle qu'il aimait, se le répéter à lui-même, suffit pendant deux ou trois jours au bonheur d'Olivier. Bientôt il désira plus.

— Il faut que je la voie de près, pensa-t-il, que je puisse m'incliner devant cette beauté céleste.

Et de nouveau, un matin, il alla s'embusquer à la porte de l'hôtel Hanyvel, bien décidé à ne quitter la place que lorsqu'il aurait vu sortir Henriette.

La jeune fille était-elle malade, était-elle absente? C'est ce que ne pouvait savoir le jeune homme; toujours est-il que durant trois jours il attendit en vain.

Le quatrième, qui était un dimanche, comme il commençait à se désespérer, la lourde porte de l'hôtel roula sur ses gonds et la jeune fille parut plus belle, plus radieuse encore que ne la rêvait Olivier.

Derrière elle s'avancait un domestique portant un livre d'heures et un carreau de velours. Après quelques hésitations, le jeune homme se décida à la suivre. Elle se rendait à l'église voisine.

— Comment n'avais-je pas songé à cela! se disait Olivier, fut-il jamais moyen plus simple de la contempler et de l'adorer à mon aise!

Et ses yeux ne pouvaient se détacher de la jeune fille qui priait avec recueillement. Olivier ne tarda pas à s'assurer qu'Henriette venait ainsi à la messe presque tous les matins.

Il pensa que son bonheur était assuré. Il se répétait cent fois le jour qu'il pourrait, à son gré, voir, admirer celle qui désormais occupait toute sa vie.

Il ne se demandait même pas si Henriette l'avait remarqué.

Et pourtant il en était ainsi. La jeune fille avait senti une émotion étrange à la vue de ce jeune homme que, chaque matin, elle rencontrait accoudé à l'un des piliers de l'église. Involontairement son cœur s'était élançé vers lui.

Olivier, il faut le dire, était bien digne de cette sympathie; il avait un de ces visages dont la douceur exclut ni la fierté ni

l'énergie ; une fine moustache noire estompait sa lèvre supérieure, sa joue avait encore le velouté de l'adolescence ; enfin, sa pâleur et sa mélancolie donnaient à sa physionomie une ravissante expression, ses yeux grands et expressifs, tour à tour tristes ou rayonnants d'audace, semblaient comme le miroir de cette âme si généreuse et si noble.

Il n'y avait pas à se tromper à ses regards que faisait trembler l'émotion.

Sans doute, Henriette, involontairement, avait fait toutes ces remarques, car la première fois que ses yeux rencontrèrent ceux d'Olivier, elle mit dans son regard les plus exquises caresses d'un chaste amour.

Sous ce regard, le jeune homme chancela. Jamais, dans ses rêves les plus insensés, il n'avait rêvé un pareil bonheur. Il entra chez lui en disant que désormais il avait assez vécu, qu'il n'avait plus rien à souhaiter sur cette terre.

Ce qui n'empêcha quo le lendemain, à l'heure accoutumée, il était accoudé le long d'un des piliers de l'église.

Cette fois, il sortit un peu avant la jeune fille, et, pour la voir passer, il s'arrêta sous le porche.

Henriette l'avait aperçu. Soit émotion, hasard, ou intention presque irrésolue, elle laissa tomber son livre d'heures. Olivier se précipita, et, ramassant le livre, le rendit à Henriette. Elle pâlit d'une inexprimable émotion ; puis, se remettant :

— Merci, monsieur, dit-elle au jeune homme, d'une voix d'or, qui le plongea dans une nouvelle extase.

À dater de cet important épisode de ses amours, chaque matin, à la fin de la messe, Olivier devançait Henriette, et, s'arrêtant près de la porte, il lui offrait respectueusement l'eau bénite. Ils ne s'étaient pas parlé encore, mais ils savaient à n'en pas douter qu'ils s'aimaient.

Ils en avaient une certitude que ne leur eussent pas donnée tous les serments de la terre.

— Il faut oser enfin, se dit Olivier.

Et il écrivit une petite lettre qu'il plia soigneusement, de manière à la réduire au moindre volume possible. Pendant la messe, à un moment où Henriette levait les yeux sur lui, il lui montra le papier qu'il avait gardé à la main.

Elle rougit, baissa les yeux, comme indignée, peut-être l'était-elle réellement, mais à sa sortie, une seconde fois, elle laissa tomber son livre. Olivier le ramassa encore, mais lorsqu'il le lui remit il avait eu le temps d'y glisser le billet.

Elle le remercia froidement et presque sans le regarder.

Olivier se sentit froid au cœur de ce maintien de glace.

— Malheureux ! s'écria-t-il, qu'ai-je fait ! J'étais heureux et voici que j'ai compromis mon bonheur ; ah ! s'il en est ainsi je saurai me punir de ma folie.

Ce billet n'était rien moins qu'un rendez-vous.

À l'une des extrémités du jardin, dont souvent il avait fait le tour, à l'endroit le plus ombragé, Olivier avait remarqué une brèche.

On avait négligé depuis longtemps de la réparer ; mais pour former l'accès aux maraudeurs de nuit on y avait établi une solide cloison de planches.

Ces planches étaient assez éloignées les unes des autres pour que, dans l'intervalle, on pût y passer la main. Au dedans, il n'y avait rien à craindre, au dehors, on ne risquait rien, cette partie du jardin donnant sur un désert.

C'est là qu'Olivier conjurait Henriette de se rendre, le soir même à la tombée de la nuit. Il connaissait assez les habitudes de

maison de Hanyvol pour savoir qu'à cette heure-là la jeune fille devait être libre.

Revenu chez lui, il s'emferma dans sa chambre et attendit l'heure avec une mortelle anxiété. Ses craintes étaient telles qu'il n'avait même plus le courage de réfléchir.

Dans l'après-midi, Henriette parut dans le jardin. D'ordinaire, son premier regard était pour la mansarde, ce jour-là elle affecta de ne pas lever les yeux.

Penché imprudemment à sa petite fenêtre, au risque de se rompre le cou, Olivier la suivait à travers les méandres du jardin. Bientôt elle disparut sous les arbres.

Cet incident rendit quelque courage au pauvre amoureux ; il pensa qu'elle allait visiter et reconnaître l'endroit du jardin dont il lui avait parlé dans sa lettre.

Enfin, le soir vint. Bien longtemps avant l'heure fixée, Olivier était assis sur une pierre, non loin de la barrière des planches.

Il faisait grand jour encore et il calculait combien de temps il avait encore à attendre, lorsque le bruissement d'une robe sous la charmillle du jardin lui annonça la présence d'Henriette.

Il se leva en chancelant, il voulu parlé, mais les battements de son cœur l'étouffaient, la voix s'arrêta dans sa gorge aride.

L'amour de tête a toujours de l'esprit, de l'à-propos, il sait habilement saisir les occasions ; peut-être est-ce pour cela que les femmes n'aiment que ceux qui ne les aiment pas ; l'amour vrai est maladroit toujours, mais sa maladresse est souvent sublime.

Ne pouvant parler, Olivier se laissa tomber à genoux en élevant ses mains jointes au-dessus de sa tête.

— À demain, lui dit une voix argentine.

Et une petite main se glissa dans un intervalle des planches. Olivier saisit cette main et la couvrit de baisers. mais la main se retira...

Il resta de longues heures au même endroit, en extase, insensible à tout ce qui l'entourait.

VIII

PREMIERS MALHEURS

Le lendemain de ce jour eut bien d'autres lendemains encore. Les deux amants prirent l'habitude de ces douces causeries de chaque soir.

Jamais plus chaste amour ne ravit deux cœurs plus dignes l'un de l'autre.

Olivier voulut se faire pardonner son audace. Peu à peu, sans réticences, sans détour, Olivier raconta son histoire à Henriette.

— Hélas ! mon amie, je suis indigne de vous.

— Non, répondait la jeune fille, puisque mon cœur vous a choisi.

— Votre père consentira-t-il jamais à notre union ?

— Pourquoi non ? Qu'était-il avant d'être riche ?

— C'est vrai, ma douce Henriette : mais malgré mon peu d'expérience du monde, je sais fort bien que ceux qui sont arrivés n'aiment pas à se rappeler d'où ils sont partis.

— Mon père n'est pas ainsi.

— Dieu le veuille !

— Et, d'ailleurs, n'avez-vous plus de courage ? Conquérir une position, est-ce donc si difficile, lorsque celle que l'on aime doit en être le prix ? vous m'aimez, n'est-il pas vrai, mon ami ?

— Oh ! mille fois plus que je ne saurais vous le dire, quo vous ne sauriez l'imaginer.

Et, pour la centième fois, Olivier reprenait le triste récit de ses tortures avant le jour où, pour la première fois, sa main avait touché celle de son Henriette.

Il avait alors repris ses travaux avec plus d'acharnement que jamais, et avec un tel succès que le conseiller lui-même lui avait annoncé qu'il allait s'occuper de faire les démarches nécessaires pour lui obtenir une place, premier achèvement vers une grande position.

Plus que jamais l'espérance dorait le ciel des deux amants, lorsqu'un soir, en arrivant au rendez-vous, Olivier y trouva Henriette. Il avait cependant devancé l'heure.

— Nous sommes perdus, lui dit-elle en fondant en larmes.

— Qu'y a-t-il, grand Dieu ?

— Mon père a trouvé un parti pour moi... à ce qu'il dit...

— Il veut vous marier ?

— Il le veut, et avant la fin de ce mois.

— Et avez-vous pu consentir, vous, Henriette ?

— O Olivier ! pouvez-vous être injuste et ingrat à ce point ; pouvez-vous ainsi méconnaître votre amie ? J'ai tout fait, hélas ! j'ai pleuré, j'ai supplié, je me suis traînée aux pieds de mon père.

— Il a pu résister à vos larmes ?

— J'ai été jusqu'à lui dire que j'en aimais un autre : — « Eh que m'importe ! » m'a-t-il répondu.

— Oh ! malédiction ! s'écria Olivier ; Henriette, le nom de cet homme que l'on vous destine ? son nom ! son nom !...

— Mon ami, votre colère m'épouvante ; ce nom, je ne vous le dirai pas. Mais, croyez-moi, ne m'accusez pas, j'ai résisté, je résisterai encore ; dût-on me traîner à l'autel, on ne m'arrachera jamais le : Oui ! fatal qui doit m'enchaîner à un autre.

— Oh ! merci, mille fois merci ! mais que devenir, que devenir ?...

— Je ne suis qu'une femme, Olivier, c'est à vous de voir, d'aviser. Quoi que vous décidiez, je vous obéirai sans hésitation, dussé-je être perdue après. Doutez-vous encore de mon amour ? Mais adieu, mon absence pourrait être remarquée ; adieu... et à demain...

Et elle s'éloigna, laissant Olivier foudroyé.

— Voir, aviser, se disait-il, quel parti prendre ? Aviser à quoi ? Que puis-je, moi, faible, isolé, sans amis ?...

Dans ces perplexités, il résolut de consulter Cosimo. Après lui avoir fait jurer un secret absolu, il lui raconta l'histoire de ses amours.

Le vieux domestique sourit ; depuis très longtemps il savait aussi bien que son jeune maître ce grand secret que lui arrachait la douleur.

— Et maintenant, fit Olivier en terminant, que me conseilless-tu de faire ?

— Par ma foi, monsieur, la chose ne demande pas grande réflexion.

— Comment cela ?

— Nous avons de l'or ici, n'est-il pas vrai ? une somme assez forte, à ce point que souvent la peur des voleurs me prend. Eh bien, envoyez le vieux Cosimo vous acheter une bonne voiture ; mettez de l'or dans vos poches, des pistolets dans vos fontes, une bonne lame dans votre fourreau, et....

— L'enlever !...

— Vous l'avez dit, monsieur.

— Et après ?...

— Comment, après ? Ah ! j'en ai beaucoup vu des enlèvements, mais je n'ai jamais vu les amoureux embarrassés après ; avant je ne dis pas.

— Mais où la conduire ?

— Le monde est grand, monsieur.

— Non ! s'écria Olivier avec violence, non ! tu me conseilles une méchante action. Jamais je ne saurais me résoudre à perdre d'honneur celle que j'aime ; jamais !

— Alors, monsieur, laissez-la épouser l'autre

— Tais-toi, malheureux ! vociféra Oh ! fier furieux. tais-toi !

Et il courut chez messire de Mondeluit, pensant y trouver un bon conseil.

Le magistrat travaillait dans son cabinet lorsque se présenta le jeune homme.

— Je viens vous prier, mon maître, lui dit-il d'un ton solennel, de bien vouloir m'entendre et me prêter votre assistance, il s'agit d'un acte qui doit influer sur ma vie entière, et je ne reprocherais d'avoir pris une détermination sans vous avoir consulté.

M. de Mondeluit parut extrêmement surpris de ce solennel exorde, il repoussa vivement les papiers amoncelés devant lui et, attirant un fauteuil au coin de la cheminée :

— Parlez, dit-il, je vous écoute.

Le malheureux amant recommença le récit de ses amours et de ses malheurs.

Mais, à mesure qu'il parlait, le front de son auditeur se faisait froid et sévère ; par instant même, il haussait les épaules.

C'était qu'en effet le digne magistrat ne comprenait rien à ce qu'il entendait. C'était assurément le meilleur et le plus honnête des hommes, mais le mot amour avait toujours été pour lui vide de sens.

Même, il n'était pas fort éloigné de croire que tous les sentiments dont il avait entendu parler quelquefois étaient une pure invention des poètes.

Lorsqu'il avait eu vingt-cinq ans, son père, qui avait quatorze mille livres de rentes, lui avait présenté la fille d'un de ses collègues, qui possédait de son côté dix-huit mille livres de revenus.

La jeune fille n'était ni laide ni jolie : elle passait pour une excellente femme de ménage ; le jeune homme jouissait d'une excellente réputation ; les préliminaires ne furent pas longs.

On leur mit la main dans la main, on les conduisit à l'église et ils furent mari et femme. Le soir, il y eut grand dîner, et voilà...

De ce premier jour de nocce le souvenir qui était resté le plus présent à l'esprit de M. de Mondeluit était celui de ses souliers.

Qu'y faire ? Il avait mis ce jour-là de magnifiques escarpins à boucles d'or tout flambant neufs, et ils lui meurtrirent horriblement les pieds toute la journée.

Aussi avec qu'elle impatience il attendit le soir pour retirer les chaussures maudites !...

Depuis, il avait aimé sa femme fidèlement, loyalement ; il en avait eu deux enfants, une fille et un gargon, et il ne pensait pas que personne pût aimer autrement que lui.

L'histoire que lui racontait son secrétaire lui semblait donc la plus invraisemblable, la plus folle, la plus grotesque du monde. A part soi il pensa que le jeune homme avait l'esprit légèrement détraqué. Autant eût valu essayer lui faire traduire le Koran.

Lorsque Olivier eut fini :

— Mon cher enfant, dit-il, avez vous fait bien attention aux conclusions du procès que je vous confiai hier soir ?

— Mais monsieur, dit Olivier, de grâce, donnez-moi votre avis...

— Je pense que ces conclusions sont d'autant plus remarquables...

— Oh ! monsieur ! pouvez-vous vous jouer ainsi de mon malheur !...

— Quoi ! mon enfant, quel malheur !

— Mais celle que j'aime, monsieur, mademoiselle Hanyvel.

— Eh bien ?

— A quoi me déterminer ?

— Mais, dit sévèrement le magistrat, à l'engager à épouser celui que son père lui a choisi pour elle : je ne pense pas que vous avez des prétentions à sa main ?

— Pourtant, monsieur...

— En auriez-vous, par hasard ? Alors allez trouver messire Hanyvel de Saint-Laurent et faites votre demande. Il vous mettra à la porte, j'imagine, et raison il aura. Qu'en pensez-vous ?...

— Mais je l'aime, monsieur ! s'écria le pauvre Olivier ; je l'aime à en mourrir, et, à tout prix...

— Prenez-y garde, continua le magistrat en élevant la voix, ne vous mettez pas la cervelle à l'envers et ne faites pas d'imprudences ; il me serait pénible, ajouta-t-il, d'être réduit à aller vous rendre visite en prison.

Ce chemin-là ne conduit pas au parlement. Et maintenant, adieu ; j'ai à travailler, et vous m'avez l'air trop mal disposé pour être en état de m'aider. Surtout, n'oubliez pas les conclusions.

Olivier sortit désespéré. Il songeait à adopter le parti proposé par Cosimo, lorsqu'il se souvint d'un jeune lieutenant aux gardes, le chevalier de Tancarvel, avec lequel il avait fait, dans le temps, plus d'une partie de paume, et dont il aimait le caractère.

— Celui-là, au moins, pensait-il, ne se moquera pas de moi comme ce mécréant de conseiller.

Il se dirigeait donc vers le Louvre, pour savoir, des soldats de garde, l'adresse de son ami, lorsqu'il eut le bonheur de le rencontrer devant Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le chevalier, qui l'avait aperçu le premier, courut vers lui, les bras ouverts :

— Eh ! paisable, cher ami, dit-il en l'embrassant, quelle heureuse rencontre ! Vous vous faites, savez-vous, diablement rare depuis quelques mois. Si encore on avait su où se trouve votre logis.

— Merci, chevalier, commença Olivier, oroyez...

— Mais, corbleu ! mon cher, plus je vous regarde et plus il me semble... mais, vraiment, vous avez une mine de catafalque. Ah çà ! il vous est donc arrivé malheur ?...

— Un grand malheur ! chevalier, c'est pour cela que je suis venu vous trouver...

— Et vous m'en trouvez ravi, merci, cher ami, d'avoir fait fouda de moi. Que vous faut-il ? Ma bourse, mon épée...

— Hélas, non !

— Quoi donc, alors ? demanda le chevalier, surpris qu'on pût désirer autre chose.

— Je voudrais un conseil...

— Pardieu ! cela tombe bien ! Mon sac aux expédients est plus plein que mon sac aux pistoles ; donc vous disiez...

Et le chevalier prit une pose commode, comme un homme qui se prépare à écouter longtemps avec attention.

Pour la troisième fois depuis le commencement de la soirée, Olivier reprit le roman de ses amours, en ayant soin, cette fois, d'omettre certains détails et de dénaturer les noms.

Le chevalier ne le laissa pas finir : la phrase qu'il commença ressemblait étrangement à celle de Cosimo.

— Avez-vous de l'or, cher ami ? Alors, envoyez votre ami le chevalier de Tancarvel acheter une voiture...

— Je ne veux pas d'un enlèvement, dit Olivier, parce que je ne veux pas déshonorer celle que j'aime ; et c'est pour trouver autre chose que je me suis adressé à vous, homme de ressource.

— Vois ; cherchons, cher ami, dit le chevalier. Mais ne pensez-vous pas que nous chercherions tout aussi bien ailleurs qu'ici dans certain petit cabaret, par exemple, que je connais à deux pas d'ici ? C'est étonnant comme le vin d'Anjou me donne des idées !

— Allons, soupira Olivier.

Il avait trouvé le magistrat trop austère, il craignait que son nouveau confident ne prit les choses trop légèrement.

Lorsque les deux jeunes gens furent attablés et qu'une bouteille eut été aux trois quarts vidée :

— Je crois, cher ami, commença le chevalier, que je tiens votre moyen.

— Oh ! parlez, parlez vite, je vous en prie.

— L'enlèvement vous chagrino à cause du scandale ?

— Je l'avoue.

— Cependant vous ne seriez pas fâché de soustraire votre amie à l'autorité paternelle.

— C'est précisément là la situation.

— Eh bien ! cher ami, il ne faut pas enlever votre jeune fille, il faut simplement l'aider à quitter la maison de son père.

— Mais c'est, il me semble, la même chose.

— Oh ! quo non, comme vous allez voir. Votre maîtresse peut-elle sortir quand elle veut ?

— Par la porte, non. Mais le jardin est fermé en un endroit par des planches ; on peut en scier deux.

— Très bien. Supposez que demain votre beauté se tienne ce raisonnement : La maison de mon père est mondaine ; j'y compromets mon âme et mon salut. Y rester davantage serait un péché ; il est de mon devoir de me retirer dans un couvent. Mais si je demande l'autorisation de mon père, dans son amour aveugle, il me la refusera ; je vais donc la prendre.

— Oh ! quelle idée !...

— Attendez donc... Quo fait votre maîtresse alors ? Elle fait un tout petit paquet de tout ce qu'elle veut emporter et se dirige vers la clôture de planches, elle en scie deux : la voilà dehors.

(A SUIVRE.)

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

INFORMATIONS

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autorisé à prendre des abonnements.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents. 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C^{ie},

Boite 1936, B. de P.^e Montréal.

4, Rue St. Jacques